

## Au sommet...

Nous nous trouvons au sommet du mont, assis dans un renforcement rocheux formant un banc naturel, non loin du bord de la falaise. Mon corps est penché vers l'avant, supporté par mes bras appuyés sur mes cuisses étendues. Mon regard erre dans le vague des champs de blé visibles le long de l'horizon, quelque 411 mètres au-dessous. Je me laisse bercer par la légère brise soufflant sans cesse en ce lieu. Tu es assise à mon côté. Tes deux bras enlacent tes jambes repliées sur ta poitrine, la bise te frigorifie. Ton menton reposant sur tes genoux, tes yeux fixent le vide, sans rien chercher en particulier.

Nous sommes silencieux, côte à côte. Nous ne nous touchons point. Près l'un de l'autre, mais séparés. Je ferme les paupières, inspire bruyamment une grande bouffée de cet air pur. J'y décèle ton odeur, un parfum subtil de lilas. Tu restes impassible. Ton souffle demeure régulier, tes yeux scrutent toujours le ciel lointain.

Tu pivotes la tête vers la gauche, déposes ta joue droite sur tes mains enserrant tes genoux. Tu m'épies, attendant que je montre signe de vie. Un temps, je me laisse encore caresser par le vent. Je m'efforce de conserver une respiration normale, mais elle accélère un instant, suivant le rythme de mon coeur qui s'affole, contrarié. Je prends une grande inspiration, qui s'expire en soupir ; la voilà qui se calme, mon coeur se détend. Puis, j'ouvre les yeux et te fais face, triste et désespéré.

- Alors ? te demandai-je.

Tu soutiens mon regard quelques secondes, impénétrable, puis le dévies dans le vague des nuages qui galopent au-devant. Tu ne dis rien. Tu n'en as pas besoin. Ton silence est si criant, tant révélateur. Je regarde le coin de tes yeux verts, le bout de ton nez rond, la commissure de tes lèvres ; rien ne bouge, rien ne frémit. Je lève les yeux vers le zénith et les clos. Ils s'embuent, ils s'embrument, je ne veux pas que tu le remarques.

Nous restons côte à côte un instant. À deux doigts l'un de l'autre, nous nous effleurons presque. Mes muscles se tendent sous la poussée de l'anéantissement qui m'envahit. Mes paupières se contractent si fort, elles semblent vouloir se fusionner pour empêcher

qu'une rivière s'évade le long de mes joues. Un rictus de rage se dessine sur mon visage crispé. Je n'émetts aucun son, l'impuissance racle ma gorge et tente de s'enfuir, mais y reste bloquée. Sans doute sens-tu mon abattement, tu demeures plongée dans un mutisme total. Les yeux désormais fermés, tu t'es de nouveau repliée sur toi-même, le menton sur les genoux. Tu restes inaccessible, hermétique. Nous nous laissons agresser par le vent, baigner par la lumière du milieu de l'après-midi.

Tu te déplaces alors vers la gauche, tu te colles à moi. Tu poses tout doucement ta tête sur mon épaule. Cet accès de colère que j'éprouvais se dissipe. Mon visage se décripe, mes paupières s'entrouvrent sur mes yeux humides, embrouillés. Une larme s'en échappe. Une seule. Qu'allons-nous faire ? Que va-t-il se passer désormais ? Devons-nous couper les ponts ? Un instant, je fixe le bleu, les mains jointes serrées entre mes cuisses. Nous restons cois.

Puis, je t'enserme entre mes bras. Je pose ma tête contre la tienne, ma joue contre tes doux cheveux cannelle. D'un mouvement lent, je nous berce d'avant en arrière. Je renifle, fais disparaître les derniers signes d'une tristesse éphémère. De ma main droite, je caresse ta crinière, mes lèvres déposent un baiser chaste sur ton front. Un petit soupir s'enfuit de ma bouche, et un sourire s'y dessine. Je savoure cet instant privilégié que nous partageons. À ton tour, tu me prends dans tes bras et souris.

Le soleil brille.

*A.P. 29/06/2007*